



CULTURE



Un immeuble de logements KTT, à Hanoï, au Vietnam, en 2018. Le pays fait l'objet d'un des films présentés par Christophe Hutin, à la Biennale d'architecture de Venise 2021.
CHRISTOPHE HUTIN

A Venise, la Biennale d'architecture résiste

UN AN DE CULTURE CONFINÉE 912 Reportée et reconfigurée, la manifestation internationale doit ouvrir le 22 mai



Pour Christophe Hutin, le Covid-19 aura finalement été une aubaine. Le projet qui lui a valu d'être nommé commissaire du pavillon français de la Biennale d'architecture de Venise devait le conduire dans les premiers mois l'année 2020 à filmer au Vietnam, en Afrique du Sud, aux Etats-Unis et en France. Les films ont été tournés dans une course folle contre la pandémie, et pas tout à fait comme il l'avait prévu, mais c'est pour le mieux, dit-il aujourd'hui: «Ce "stop and go" permanent nous a forcés à nous adapter, mais c'était très stimulant.»

L'apprenti cinéaste a d'abord foncé au Vietnam, où la progression du virus était déjà très forte, il a bouclé ce premier tournage à la veille du confinement du pays, est reparti aussitôt pour l'Afrique du Sud où il a juste eu le temps d'attraper le dernier avion pour la France. Pour les Etats-Unis, en revanche, c'était trop tard. Il n'a pas eu le droit d'y aller. Alors il a délégué. A une société de production, basée à Detroit, pour le matériel. Et pour le tournage aux membres d'une communauté mexicaine d'une banlieue défavorisée, avec qui il avait organisé un atelier, en 2013, visant à revitaliser une parcelle de terrain à l'abandon.

C'est souvent par accident que les bonnes idées arrivent, et celle-ci, de son propre aveu, est la meilleure qu'il ait eue. «A Detroit, nous sommes allés plus loin que notre proposition initiale. Cette manière de faire est la plus juste par rapport à notre propos, explique-t-il. Elle montre que l'expertise des habitants, qui les conduits à transformer l'architecture – le cœur de mon projet autrement dit –, peut aussi bien les conduire à produire un film.»

Intitulée «Les communautés à l'œuvre», l'installation conçue par Christophe Hutin vise à documenter un certain nombre d'expériences architecturales qu'il a

menées en collaboration avec des populations socialement et économiquement défavorisées. Ce natif de Tarbes, qui a découvert sa vocation d'architecte alors qu'il faisait un stage de journalisme à Soweto, en Afrique du Sud, conçoit sa pratique comme un processus d'émancipation, fondé sur la mise en commun des expertises.

Optimisme résilient

Dans le pavillon français, ses films seront projetés sur des écrans de 12 mètres par 3, disposés en une série de triptyques. «Un peu comme le Napoléon d'Abel Gance», précise-t-il sans se démonter. Manière de dire que les personnes avec qui il travaille ne sont pas moins dignes d'une forme artistique grandiose qu'un empereur.

Reportée une première fois au 29 août 2020, l'ouverture de la Biennale est désormais fixée au 22 mai 2021. Certaines installations n'étaient pas compatibles avec le protocole sanitaire, elles ont dû être reconfigurées. Pas celle de Christophe Hutin: «La scénographie s'avère très efficace, en l'occurrence. Ces grands films, c'est assez immatériel: des fichiers numériques et des écrans. Ça ne demande pas beaucoup de construction, et ça permet une circulation fluide dans les salles.» Si la propagation du virus ne s'emballe pas de nouveau dans la région de Venise, le montage devrait se faire à la fin du mois de mars.

Commissaire de la 17^e édition de la Biennale d'architecture, le Libanais Hashim Sarkis partage l'optimisme résilient du Français. Depuis un an, il dit travailler «vingt-quatre heures sur vingt-quatre» avec une équipe installée, comme lui, à Boston, mais aussi à New York, pour résoudre les problèmes de logistique, d'organisation, de financement, et il continue à chercher des solutions pour réduire le coût de transport des œuvres (en s'inspirant du co-

voiturage par exemple) et des fonds pour les participants qui ont le plus besoin d'une rallonge.

Grand habitué de la Biennale – il fut en charge du pavillon américain en 2010, du pavillon albanais en 2014, et membre du jury en 2016 –, il dit avoir été ému par un phénomène qu'il n'avait pas anticipé. Alors que cette grande manifestation internationale stimule traditionnellement un esprit de compétition peu propice aux échanges, le Covid-19 a fait naître des formes inédites de solidarité. Pour permettre aux exposants d'échanger alors qu'ils étaient nombreux à travailler seuls, assignés à résidence, la Biennale a mis en place une plateforme où s'est vite développé un climat chaleureux.

Les douze mois de stop and go auront par ailleurs profité à l'exposition principale, ensemble de 115 pièces, monumentales pour la plupart, qui vont être réunies dans les vastes espaces de l' Arsenal. Ces expositions monstres sont régulièrement critiquées, de fait, pour leur côté brouillon, résultat du manque de temps disponible pour les préparer. «J'ai pu prendre mon temps pour affiner le dialogue entre les projets, entre les salles... Je pense que l'exposition est aujourd'hui plus riche et plus subtile qu'elle ne l'était il y a un an, assure Hashim Sarkis. Les objets eux-mêmes sont plus raffinés. Certains ont dû être simplifiés, notam-

ment parce que les participants travaillaient de chez eux. En tant qu'architecte, je considère que la simplification va toujours dans le sens du mieux.»

Les changements radicaux que la crise sanitaire a imposés dans le rapport à l'autre, mais aussi dans les modes de vie, résonnent très directement avec le thème de cette 17^e Biennale: «How We Live Together» («comment on vit ensemble»). Et un grand nombre de projets conçus avant le déclenchement de la pandémie y faisait écho. «Il y en a qui travaillent sur la question de l'habitat à la lisière entre les régions urbaines et rurales, d'autres sur les microbes, d'autres encore sur la coexistence entre les animaux et les humains...», détaille Hashim Sarkis. Le besoin d'intégrer explicitement la réalité du Covid-19 ne s'est fait sentir qu'à un seul endroit, raconte le commissaire, dans la section consacrée aux «cohabitats», où des universités présentent la manière dont on vit dans leur ville.

Présence physique irremplaçable

En 2020, à la même époque, un grand nombre de participants n'étaient pas prêts, ou se disaient très réticents à venir. Aujourd'hui, tout le monde est dans les starting-blocks, et en confiance, si l'on en croit les organisateurs. Le dispositif sanitaire mis en place pour la Mostra du cinéma et les festivals de musique, de théâtre et de danse, à l'automne, a été largement salué dans la presse: prise de température à l'entrée des salles, ventilation du public grâce à huit portes, système de réservation de places en ligne avec sièges nominativement attribués, séparés les uns des autres par une place vide, et permettant, en cas de déclaration d'un cas de Covid-19, de prévenir les seize personnes qui l'entourent.

Nouveau président de la structure qui chapeaute les manifestations (architecture, art, cinéma,

«Je pense que l'exposition principale est aujourd'hui plus riche et plus subtile qu'elle ne l'était il y a un an»

HASHIM SARKIS
commissaire de la Biennale



Parmi les enseignements de la pandémie, il y a l'idée de faire de la Biennale un centre de recherche permanent

théâtre, danse, musique), Roberto Cicutto vient d'être nommé pour quatre ans, en remplacement de Paolo Baratta qui tenait la boutique depuis 1998. Il évoque l'expérience avec une certaine exaltation : *« J'y vois une coproduction à 50/50 entre la Biennale d'une part et le public de l'autre, qui a supporté les mesures restrictives avec sérénité, comme le prix à payer pour pouvoir échanger, discuter dans une atmosphère joyeuse... »*

Avec 92 000 entrées contre 154 000 en 2019, la billetterie a accusé une baisse de 40 %. Pour Roberto Cicutto, cette édition en valait la peine. Elle aura servi, veut-il croire, à prouver *« que la culture, que l'art, le cinéma, l'architecture, la musique, le théâtre, la danse, sont essentiels dans nos vies »*, mais aussi que la présence physique est irremplaçable.

« On peut bien sûr organiser des conférences de presse en ligne, mais on ne se satisfera jamais d'une visite virtuelle d'exposition, ou d'un festival de cinéma en ligne. Participer à un festival, ce n'est pas comme faire un tour à la mer : c'est être ensemble, confronter des points de vue, c'est faire communauté », explique-t-il.

Parmi les enseignements de la pandémie, il y a cette idée de faire de la Biennale un centre de recherche permanent. Elle trouve son origine dans l'exposition *« La Muse inquiète »*, actuellement visible dans le pavillon central des Giardini, qui met l'histoire de la

Biennale en regard de la grande histoire. Conçue dans l'urgence par les commissaires des différentes sections, elle aura eu la double vertu de jeter des ponts entre ces divisions traditionnellement étanches, et dévoiler la richesse des archives de l'institution.

Le président n'est guère optimiste en revanche sur la possibilité de faire de la Biennale un événement écoresponsable. Cette réforme, dont l'urgente nécessité, il l'estime lui-même, a été révélée par la crise générée par le Covid-19, ne pourra pas être menée dans le contexte économique actuel. La structure s'est beaucoup appauvrie, de fait.

A la baisse de fréquentation des festivals de cinéma, de musique, de théâtre et de danse, il faut ajouter le manque à gagner lié au report d'une année entière de la Biennale d'architecture (280 000 visiteurs en 2018, 100 000 à 120 000 anticipés pour 2021), et par conséquent de la Biennale d'art avec laquelle elle alterne (600 000 visiteurs par an).

Homme de cinéma, cofondateur, avec Nanni Moretti, de la société de production Sacher, président de l'Istituto Luce-Cinecitta, Roberto Cicutto a toutefois échafaudé un scénario dans lequel sa Biennale pourrait au moins s'attribuer le mérite d'une bonne action – bien qu'indirecte – pour la planète.

Le protocole sanitaire de la Mostra a sans doute été très coûteux à mettre en place – il a été financé par le gouvernement –, mais il s'est révélé être *« une horlogerie d'une efficacité redoutable »*. La ville gagnerait, selon lui, à se l'approprier, pour canaliser les flux de touristes qui l'enfoncent chaque jour un peu plus dans la lagune, et peut-être ralentir cette dynamique funeste. ■

ISABELLE REGNIER

Prochain article *Le collectif de théâtre Marthe*